Ami du Clergé du 21 avril 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — I. L'amour de sainte Jeanne pour la France, 225. — II. Héroïsme, patriotisme, sainteté, 227. — III. S. Michel et la France, 230.

Lectures pour le Mois de Marie. — *17e Jour :* Invoquons Marie dans nos nécessités d'ordre spirituel, 232. — *18e Jour :* Invoquons Marie aux heures de tristesse, 233. — *19e Jour :* Invoquons Marie pour la conversion des pécheurs, 234.

Entretiens sur l'Action catholique. — III. L'urgence actuelle de l'Action catholique, 235.

L'Eucharistie et la vie. — IV. L'Eucharistie source de joie, 236. — V. L'Eucharistie source de miséricorde, 238.

POUR LA FETE DE SAINTE JEANNE D'ARC

I

L'AMOUR DE SAINTE JEANNE POUR LA FRANCE

Mes frères,

Obéissant à un noble sentiment d'union sacrée, nos législateurs, après la victoire de 1918, statuèrent que la fête de Jeanne d'Arc serait désormais fête nationale en France. Ils réalisèrent ainsi les vœux formulés depuis longtemps par tous les bons Français, et leur fournirent le moyen de témoigner solennellement chaque année la reconnaissance et l'admiration de notre Pays à celle qui l'a sauvée jadis. Depuis lors, chaque année au 2e dimanche de mai, — choisi pour la célébration de cette fête, parce qu'il coïncide presque avec le 8 mai, anniversaire de la délivrance d'Orléans, — la France est à la joie, ses monuments publics sont pavoisés, les grands corps de l'Etat, imités par tous les groupements patriotiques, vont déposer des fleurs et des couronnes aux pieds des statues de la Libératrice de la France et saluer en celle-ci le modèle du patriotisme.

Mais, m. f., Jeanne d'Arc n'est pas seulement une héroïne nationale ; c'est une *sainte* que l'Eglise a placée sur les autels. Ce n'était pas assez pour les catholiques de France d'honorer la grande patriote, ils désiraient vivement pouvoir invoquer sainte Jeanne d'Arc comme la Protectrice de notre patrie, et dans ce but, évêques, clergé et fidèles demandèrent au Souverain Pontife de la proclamer Patronne secondaire de la France, Notre-Dame de l'Assomption demeurant la Patronne principale. Le 2 mars 1922 [1], N. S. P. le pape Pie XI fit droit à cette requête, présentée par l'évêque d'Orléans Mgr Touchet, et depuis ce jour nous avons le bonheur de célébrer à la fois, en ce 2e dimanche de mai, la fête nationale et la fête patronale de notre chère patrie.

I

Combien nos évêques ont été bien inspirés en demandant au Souverain Pontife de proclamer sainte Jeanne d'Arc Patronne de notre Pays ! Certes, la France a toujours été et continue d'être aimée de tous ses enfants, nombreux sont ceux et celles qui l'ont aimée jusqu'à l'héroïsme, nul toutefois ne l'a aimée plus que sainte Jeanne.

L'amour de la France, notre sainte l'a puisé au foyer paternel dès son âge le plus tendre. Les malheurs de la France faisaient l'objet des conversations journalières de son père, Jacques d'Arc, et de sa mère, Isabelle Romée. Leurs cœurs de bons Français saignaient en apprenant le triste état auquel était réduite notre infortunée patrie, successivement vaincue à Crécy, Poitiers, Azincourt, gouvernée par un monarque dément, livrée aux factions de princes ambitieux, théâtre d'assassinats et de massacres sans nombre, trahie surtout par une reine qui préférait les plaisirs à son devoir et signait sans remords la déchéance de sa race.

Tout cela était douloureusement illustré par le spectacle que Jeanne avait sous les yeux ; chaque jour, c'étaient des populations affolées, fuyant l'ennemi et traversant Domremy en poussant leur bétail devant elles et en emportant ce qu'elles pouvaient de leur pauvre mobilier. Plusieurs fois, Jeanne et ses parents durent en faire autant et se réfugier à Neufchâteau pour échapper aux partisans des Anglais. Jeanne voyait tout cela, entendait tout cela, et son cœur saignait en songeant aux malheurs de la France. Aussi, avec quelle ferveur elle récitait pour sa délivrance les *Pater* et les *Ave* que lui faisait dire sa pieuse mère en la prenant sur ses genoux ! Avec quel empressement, devenue plus grande, elle allait s'agenouiller dans l'église toute proche, et y restait de longs moments en prière devant le tabernacle, l'autel de Marie ou devant l'image du « Dieu de pitié » ! Se souvenant que « la France est le Royaume de Marie », avec quelle générosité elle se rendait les samedis en la chapelle de Notre-Dame de Bermont pour l'orner de fleurs et la fournir de cierges, lui demandant en échange d'avoir pitié de notre pauvre patrie !

Marie va exaucer sa prière. Un jour, à l'heure de midi, tandis que sonnait l'*Angelus* au clocher voisin, et que pieusement agenouillée Jeanne redisait la salutation de l'ange, elle entendit une voix qui lui dit : « Je suis Michel, protecteur de la France ! » Jeanne lui fait une profonde révérence, mais l'archange continue : « Il y a grande pitié au royaume de France ! » et il lui annonce que c'est elle que Dieu a choisie pour y mettre fin : « C'est toi, fille de Dieu, qui dois la sauver ! Pars ! va en France, il le faut ! »

En s'entendant confier cette mission, Jeanne s'effraie, elle veut s'excuser : « Je ne suis qu'une pauvre fille, répond-elle, je ne sais ni monter à cheval, ni faire la guerre. » Mais l'archange la rassure en lui promettant d'être à ses côtés et de lui donner deux protectrices en la personne de deux vierges martyres, sainte Catherine et sainte Marguerite. Et il insiste en affirmant que telle est la volonté de Dieu.

Certes, il en coûte à Jeanne de quitter son père, sa mère, ses frères, son village et tous ceux qu'elle aime. Mais elle aime la France davantage encore et, comme elle le dira plus tard, même si elle avait eu cent pères et cent mères, elle les aurait quittés pour obéir à l'ordre de Dieu et courir au secours de la France.

II

« Mes petits enfants, disait S. Jean aux fidèles de son temps, il ne faut pas seulement aimer de

[1] Voir le texte, *Ami* 1922, p. 268.

parole et de langue, mais en action et en vérité. » (I Jo., III, 18). Jusqu'ici Jeanne d'Arc a prié pour la France ; désormais, tout en continuant de prier, elle va agir, elle va se dévouer pour sa délivrance.

Elle agit par ses démarches répétées auprès de Robert de Baudricourt, pour qu'il l'accrédite près de Charles VII et l'aide à se rendre près de lui. Elle agit en franchissant, au milieu de mille périls et de mille difficultés, la longue distance qui sépare Vaucouleurs de Chinon. Arrivée en cette ville, il lui faut venir à bout de l'indolence du dauphin, vaincre les défiances de ceux qui l'entourent, répondre aux questions insidieuses des docteurs de Poitiers, subir les jalousies et essuyer les contradictions des capitaines que Charles VII va mettre sous ses ordres. Tout cela, elle le fera par amour pour la France ; pour la sauver, rien ne la rebute, rien ne la décourage.

Mais c'est surtout sur les champs de bataille qu'elle va payer de sa personne. Tenant à la main son étendard, qu'elle aime « quarante fois mieux que son épée » parce que ses blanches couleurs sont le symbole de la France et que les saints noms de Jésus et de Marie y sont inscrits, elle s'avance vaillante à la rencontre de l'ennemi. Elle veut être partout où il y a du danger. « Le sang de nos gens coule par terre, s'écrie-t-elle en face d'Orléans; mes armes, mon cheval ! » Et elle gronde son page Louis de Coutes qui l'a laissée dormir pendant que ses gens se battent : « Ah ! sanglant garçon, lui reproche-t-elle, vous ne me disiez pas que le sang de France fut répandu ! » Percée d'une flèche à l'épaule, elle roule dans le fossé ; mais, énergique, elle arrache elle-même le trait de la blessure, et celle-ci à peine pansée elle saute en selle et, son étendard à la main, s'élance à l'assaut des Tourelles. C'est le cas de répéter la parole de S. Augustin : « Quand on aime, on ne sent pas la peine, ou si on la sent, on aime à la sentir. »

Comme Jeanne est heureuse, après son premier succès, d'en remercier Dieu ! « En route pour Orléans ! Allons d'abord aux églises rendre gloire à Dieu de l'avantage qu'il nous a donné. Si nous étions ingrats, il ne serait plus avec nous et ne nous donnerait plus la victoire. » Et elle va pieusement s'agenouiller aux pieds de Notre-Dame des Aydes et la remercier.

Comme elle est heureuse, après la délivrance d'Orléans, de voler de succès en succès, de reprendre l'un après l'autre Jargeau, Meung et Beaugency, Patay, Auxerre, Troyes, Châlons, et de les rendre à la France et à son roi ! Comme elle est heureuse de conduire celui-ci à Reims et d'entendre le Pontife Regnault de Chartres lui dire, en lui faisant les onctions avec l'huile de la Sainte ampoule : « Je te sacre avec cette huile sanctifiée, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, » au cri mille fois répété de : « Noël ! Noël ! » De quel cœur elle fléchit le genou devant l'élu de Dieu, en lui disant avec des larmes de joie : « Noble prince, maintenant est accomplie la volonté de Dieu qui m'avait commandé de lever le siège d'Orléans, de vous amener dans cette cité de Reims pour y recevoir les saintes onctions du sacre, qui montrent que vous êtes le vrai roi et celui auquel doit appartenir le royaume de France. »

Il semble que maintenant sa mission soit accomplie, et bien volontiers elle retournerait à Domremy, en compagnie de son père et de Durand Laxart qui sont venus à Reims pour assister au sacre, et surtout pour revoir la chère enfant. Mais de même que Jésus aima les siens jusqu'à la fin, il est dit que Jeanne, elle aussi, aimera la France et se dévouera pour elle jusqu'à la fin.

III

« Personne, dit Notre-Seigneur, ne saurait donner une plus grande preuve d'amour à celui qu'il aime qu'en mourant pour lui. » Cette preuve suprême d'amour, Jeanne d'Arc va la donner à son pays.

Impatiente de bouter les Anglais hors de France et de rendre celle-ci toute entière à son roi légitime, elle se remet en campagne. Combien elle voudrait en finir avec les meurtres et les incendies qui sèment partout la désolation ! Combien elle voudrait rétablir partout la sécurité et la paix, qui permettrait aux paysans de labourer leurs sillons, et aux artisans d'exercer leurs métiers ! Malheureusement, plus que jamais ses compagnons d'armes contrecarrent ses desseins et réduisent à néant ses efforts. Leur jalousie est telle qu'ils ont juré de se défaire d'elle en la livrant à l'ennemi. Jeanne en est avertie par ses Voix : « Tu seras prise, lui disent-elles, avant la St-Jean ; mais prends tout en gré, Dieu t'aidera. »

Ah ! l'aide de Dieu va lui être en effet bien nécessaire. Trahie et abandonnée, par les siens à Compiègne, vendue aux Anglais, elle va pendant douze longs mois gravir un rude calvaire. Traînée de ville en ville et enfin internée à Rouen, il va lui falloir comparaître devant des juges iniques, dont toute l'ambition sera de lui arracher des paroles ou de lui faire accomplir des actes compromettants, qui leur permettront de la faire mourir avec une apparence de justice.

Enfin, elle est condamnée à mort, et quelle mort ! être brûlée vive ! « Hélas ! gémit-elle, quand on lui apprend cette sentence, quel traitement horrible et cruel on me fait subir ! Ce corps que j'ai gardé contre toute souillure, que j'ai conservé entièrement pur, faut-il qu'aujourd'hui même il soit consumé et réduit en cendres ! Ah ! oui, j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée ! » Et elle ajoute, montrant qu'elle ne rend pas l'Eglise responsable de sa mort malgré l'habit que portent ceux qui l'ont condamnée : « Ah ! si l'on m'eût conduite dans les prisons ecclésiastiques auxquelles je m'étais volontairement soumise ; si j'eusse été gardée par des gens d'Eglise et non par mes adversaires et par mes ennemis, ce triste sort n'aurait pas été le mien ! J'en appelle devant Dieu, le Souverain Juge, des grands maux et des injustices dont on m'accable ! »

Mais à part ces plaintes bien naturelles, elle ne fait entendre aucune récrimination, et puisqu'il faut mourir, elle ne songe qu'à mourir saintement, afin que son suprême sacrifice soit profitable à la France qu'elle n'a pas cessé d'aimer. Elle se confesse, reçoit avec piété le saint viatique ; sur le bûcher elle presse contre son cœur le crucifix que lui présente un prêtre courageux ; elle réclame de l'eau bénite et expire enfin en répétant les saints noms de Jésus et de Marie, tandis que les flammes qui l'entourent et l'étouffent semblent, au dire des témoins, figurer en traits de feu les lettres du Nom divin.

* *

« Nous avons brûlé une sainte ! » s'écrient ses bourreaux épouvantés, surtout en voyant l'âme de leur victime s'envoler au ciel sous la forme d'une blanche colombe.

Oui, Jeanne d'Arc est une sainte, et cette sainte, la France est heureuse et fière de l'avoir pour Patronne. On raconte que le bourreau Thirache, remuant les cendres du bûcher, y retrouva le cœur tout saignant de la courageuse Vierge. Il ranime le brasier, y verse de l'huile pour activer sa puissance, y ajoute du soufre et du charbon. Peine perdue ! cette deuxième crémation achevée, le bourreau stupéfait retrouve le cœur de Jeanne toujours intact et sanglant.

Par ce miracle, Dieu voulait certainement signifier que chez notre sainte Patronne l'amour est plus fort que la mort, et qu'ayant tant aimé la France pendant sa vie, elle continue de l'aimer au ciel. Ainsi soit-il.

II

HÉROÏSME, PATRIOTISME, SAINTETÉ

Mes frères,

Quand, dans la nuit de l'Epiphanie 1412, une enfant naquit à Domremy sous l'humble toit de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, les coqs, raconte une pieuse légende, firent entendre des chants inaccoutumés, et pendant plusieurs heures on les vit battre des ailes, comme au présage d'un joyeux événement. Les gens du village eux-mêmes ressentaient une inexprimable joie. Et peut-être alors, faisant un rapprochement entre cette allégresse répandue dans l'air et la naissance de Jeannette, se demandèrent-ils les uns aux autres, comme autrefois les amis de Zacharie devant S. Jean : « Dites, qu'en pensez-vous ? Que sera cette enfant ? »

Ce qu'elle sera ? Avons-nous quelque intérêt, nous autres, au xx^e^ siècle, à nous inquiéter de ce que fut la vie de cette enfant du xv^e^ ? — Oui, m. f. : pour nous exciter d'abord à la confiance en Dieu qui n'a pas abandonné la France au moment le plus critique de son histoire ; pour nous mettre ensuite devant les yeux le modèle que tous, à notre manière, nous devons imiter si nous voulons sincèrement contribuer au relèvement de notre patrie et au bonheur de nos frères.

Rappelons donc une fois de plus les plus beaux titres de gloire de l'*héroïque* enfant qui ne craignit pas d'abandonner la vie paisible des champs pour affronter les dangers de la bataille ; de l'ardente *patriote* qui assura par ses victoires le salut de la France ; de la *sainte,* enfin, que l'Eglise a élevée sur les autels. Puis, disons dans quelle mesure nous devons imiter ces vertus d'héroïsme, de patriotisme et de sainteté dont Jeanne d'Arc nous a laissé le modèle.

I. — *Héroïsme*

Ce que fut Jeanne ? Mais une humble fille des champs, habile à coudre et à filer, passant paisiblement sa vie à garder les troupeaux de son père. Oui, jusqu'à l'âge de 13 ans, rien en elle ne faisait présager la future héroïne. Mais en cet été 1424, quel bouleversement dans son âme et dans son cœur ! Une voix s'est fait entendre, celle de S. Michel, qui lui enjoignait au nom de Dieu d'aller au secours de la France, sa malheureuse patrie, déchirée par les guerres civiles et tout près de succomber sous la guerre étrangère.

A l'annonce de la terrible mission qui lui est confiée, Jeanne se trouble. Elle reprend, pour elle-même, la prière de Jésus au Jardin des Olives : « Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! » Mais non ! cela n'est pas possible. Sainte Catherine et sainte Marguerite, deux vierges martyres, joignent leurs instances à celles de l'archange. Plusieurs fois par semaine elles apparaîtront à l'enfant. Et l'enfant, docilement, recevra leurs instructions, jusqu'au jour où, devenue jeune fille, l'heure du départ sonnera.

Jeanne a 16 ans : elle est « moult belle et bien formée, de grande force et puissance. » Plus que jamais, elle voudrait rester près de sa « bonne mère. » Mais elle ne peut plus « durer où elle est, » tant ses Voix lui crient avec force : « Va, va ! » Le moment est venu de faire son sacrifice. « Que votre volonté soit faite ! » dit-elle à son Dieu, et elle va.

Où va-t-elle ? Au baiser de Judas ? à la prison? au Prétoire ? au Calvaire ? Qu'importe ! Elle va où le devoir l'appelle, et pour accomplir son devoir, rien ne l'arrêtera.

Non, rien ne l'arrêtera. Et cependant que d'obstacles surgissent devant elle ! Son père n'a-t-il pas déclaré qu'il aimerait mieux la noyer que de la voir au milieu des hommes d'armes ? Alors, Jeanne va trouver son oncle, le gagne à sa cause et avec lui se rend à Vaucouleurs, pour obtenir du sire de Baudricourt des armes et une escorte afin de secourir le roi. Mais la pauvre fille est durement éconduite. Il lui faut retourner chez ses parents et subir leurs reproches.

Nous sommes en mai 1428. Quelques mois s'écoulent, bien longs au gré de Jeanne, que ses Voix pressent de partir. Enfin, au commencement de 1429, une sinistre nouvelle jette le désespoir dans tous les cœurs français : Orléans est assiégé ! Jeanne n'y tient plus. Sans dire adieu à ses parents, elle quitte pour jamais Domremy et prend avec son oncle le chemin de Vaucouleurs. Cette fois, elle ne se laissera pas intimider. Le salut de la Patrie est entre ses mains. « Ni roi, ni capitaines, ni fille du roi d'Ecosse, ni personne autre, ne peut sauver le royaume de France ! » A Robert de Baudricourt qui lui représente la folie de son entreprise, elle répond : « Avant que le Carême soit à moitié, il faut que je sois près du roi ; il le faut, quand pour cela je devrais user mes pieds jusqu'aux genoux. » On ne résiste pas à des accents si énergiques. Le 23 février 1429, Jeanne quittait Vaucouleurs, commençant sa magnifique chevauchée.

Mais, avant de gagner des batailles, elle devait gagner les hommes politiques. Charles VII, retiré à Chinon, n'était guère disposé à entrer en campagne. Il considérait sa cause comme à jamais perdue et désirait jouir en paix des derniers jours de son règne. Il fallut l'arracher à son apathie, lui rendre confiance en lui-même et le conduire malgré lui de victoire en victoire.

Victoire ! ce mot sonne partout comme un chant d'allégresse en ce printemps 1429. Orléans le 8 mai, victoire ! Jargeau le 11 juin, victoire ! Beaugency le 17, victoire ! Puis, c'est la marche triomphale vers Reims, au cours de laquelle toutes les villes apportent leurs clefs. Enfin, le 17 juillet, au sacre du roi, l'étendard de la Pucelle est à l'honneur !

Triste retour des choses humaines, ou plutôt mystérieux desseins de la divine Providence : la campagne si bien commencée devait s'achever par des défaites. Jeanne est blessée devant Paris, le 7 septembre. Et si de haute lutte elle emporte St-Pierre-le-Moutiers, elle échoue à la Charité-sur-Loire. En-

fin, au siège de Compiègne, les Bourguignons la font prisonnière.

C'est le calvaire qui commence. Des geôles du duc de Bourgogne, Jeanne passe dans celles des Anglais.

Mais c'est dans l'adversité que l'on reconnaît les grandes âmes. Notre héroïne, traînée devant un tribunal ecclésiastique acheté à prix d'argent, ne se laisse influencer ni par les menaces, ni par les paroles mielleuses. Elle persiste à proclamer que sa mission venait de Dieu.

Jusque sur le bûcher elle s'écrie : « Oui, mes Voix étaient de Dieu, mes Voix ne m'ont pas trompée ! »

Quel courage, m. f., dans ce cœur de 19 ans ! Certes, Jeanne d'Arc en avait quand elle s'élançait sur son cheval au milieu de la bataille ; mais elle était stimulée et soutenue par la volonté de vaincre, tandis que dans sa prison, tandis que sur son bûcher, de son obstination et de sa persévérance elle ne pouvait attendre que la mort.

Mais elle était la digne fille et la digne sœur de ces héros du Moyen Age qui aimaient mieux « mourir que faillir. » Que dis-je ? elle les a tous surpassés et c'est en toute vérité qu'on a pu l'appeler : « la fleur la plus pure de la chevalerie. »

II. — *Patriotisme*

Oui, Jeanne d'Arc est « la fleur la plus pure de la chevalerie » ; mais elle est aussi « la plus pure de nos gloires nationales. » Elle s'est placée au premier rang des héros, mais c'est qu'elle avait au cœur plus que toute autre l'amour de sa « doulce France. » Et si Dieu l'a choisie, elle, pauvre fille, pour sauver son pays, c'est qu'il savait que ce grand amour la maintiendrait constamment à la hauteur de sa tâche. Ah ! cet amour, qu'il était tendre, qu'il était profond ! Toute petite, Jeanne pleure « de voir couler le sang de France, » et quand S. Michel lui apparaît pour lui décrire « la grande pitié du royaume, » un cri d'angoisse s'échappe de son cœur : « Qui viendra à son secours ? »

Un cri d'angoisse ! Ce cri aurait dû se trouver dans toutes les bouches françaises. Je ne vous ai pas rappelé, parce que vous la connaissez, cette page lugubre de notre histoire qui faisait frémir la petite Jeannette. Jamais notre pays n'avait été et n'a été depuis en si piteux état. Un siècle presque entier de luttes avec l'Angleterre avait épuisé toutes les forces de la nation, désespéré tous les courages. Un instant, sous Charles V, la France, dans un sursaut d'énergie, avait rejeté ses envahisseurs. Mais au roi sage avait succédé le roi fou, et au roi fou un dauphin sans expérience et découragé. La guerre civile venait d'éclater, favorisant l'invasion étrangère. Le duc de Bourgogne, punissant un crime par un crime, pour venger son père assassiné par l'ordre ou avec la connivence du dauphin, avait reconnu les droits du roi d'Angleterre sur la couronne de France et imposé à de prétendus Etats-Généraux, de concert avec la reine Isabeau de Bavière, la mère dénaturée du dauphin Charles, la ratification du pacte impie qui livrait la France aux Anglais. Tout le nord du royaume était aux mains du conquérant. Le reste était entamé ; Orléans, dernier boulevard du Centre et du Sud, était assiégé.

Orléans était assiégé, mais Orléans tenait. Cependant ses défenseurs tombaient un à un. Les armées qui venaient à leur secours étaient défaites et les vivres bientôt allaient manquer. Orléans s'illustrait par une défense héroïque, mais Orléans succomberait. Or, si Orléans succombe, c'est la France qui mourra, et la France ne doit pas mourir. Elle doit vivre pour accomplir les œuvres de Dieu : *Gesta Dei per Francos*. Ce que Dieu n'a fait pour aucun autre peuple depuis que son peuple choisi l'a abandonné, il le fera pour le nôtre : il nous enverra une Libératrice.

La voici ! Mais qui est-elle donc ? N'est-ce que cette jeune fille de 17 ans qui chevauche parmi ces brillants guerriers ?... Oui, c'est elle. Elle n'était qu'une enfant timide, et cependant elle a vaincu toutes les résistances. Elle ne savait que coudre et filer, et cependant elle s'est mise à la tête des plus valeureux capitaines.

Hélas ! à côté de ceux qui acclament Jeanne, il y en a d'autres, qui cherchent à jeter sur elle le discrédit. Ils s'en prennent justement à ce patriotisme que nous honorons. Ils l'accusent de nationalisme outrancier et d'impérialisme. Non, Jeanne d'Arc n'est pas tombée dans ces excès. Certes, elle aimait sa France, mais elle n'avait aucune espèce de haine pour ses ennemis. Elle voulait seulement sauvegarder notre nationalité. Avait-elle un esprit de conquête, cette jeune guerrière, qui avant la bataille adressait aux Anglais un message, les pressant « au nom du Roi du ciel » de s'en retourner tranquillement chez eux ? Non, n'est-ce pas ? Ah ! combien plutôt elle aurait voulu voir régner la paix entre les peuples, et chez les peuples cette paix que les peuples désirent toujours et que nous-mêmes désirons si vivement encore aujourd'hui.

Jeanne d'Arc voulait la paix. Elle ne voulait pas entraîner son pays dans des guerres, même victorieuses, et elle ne cherchait pas non plus pour elle-même une gloire militaire. Cette gloire lui aurait trop coûté, achetée par le sang de ses soldats. D'ailleurs, toute la gloire qui résultait de ses exploits, c'est à Dieu, dont elle se disait l'humble instrument, qu'elle la renvoyait. Sans doute, au sacre de Reims, elle voulut que son étendard fût à l'honneur, mais vous savez ce que représentait cet étendard. Et puis, après le sacre, avec quelle insistance ne réclamat-elle pas au roi l'autorisation de retourner dans la maison de son père ! Elle ne continua sa campagne que pour assurer la libération de la France.

Or, ce patriotisme, si tendre, si courageux, si pur de tout excès et de tout calcul, était aussi capable d'atteindre le degré le plus sublime. « S'il n'est pas de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, » nous pouvons bien le dire, Jeanne d'Arc, en offrant sa vie pour le salut de la France, nous a donné la plus grande preuve du plus grand, du plus beau patriotisme.

Mais je ne dis pas assez, m. f., tant que je vous parle du « patriotisme » de Jeanne d'Arc. Car, dit un grand écrivain, « Jeanne d'Arc n'est pas seulement le type le plus achevé du patriotisme, elle est encore l'incarnation de notre pays dans ce qu'il a de meilleur. Il y a, dans la physionomie de l'héroïne du xv[e] siècle, des traits qui la rattachent à la France de tous les temps : l'entrain belliqueux, la grâce légère, la gaieté primesautière, l'esprit mordant, l'ironie méprisante en face de la force, la pitié pour les petits, les faibles, les malheureux, la tendresse pour les vaincus... »

Sur ces belles paroles, je puis renchérir à mon tour. Ce ne sont pas seulement les qualités de Jeanne d'Arc qui font partie de notre tradition nationale, c'est elle-même. Nous ne pouvons pas nous passer d'elle. Depuis la délivrance d'Orléans, com-

bien l'ont invoquée dans les malheurs de la Patrie ! Le peuple, « juge médiocre dans les causes médiocres, grand juge dans les grandes causes, » comme dit l'abbé Perreyve, l'a toujours considérée comme sa plus puissante protectrice. Et c'était justice que sa fête fût élevée au rang de fête nationale. Car Jeanne n'est pas seulement une de nos saintes les plus populaires, elle est une sainte à nous, la Sainte de la Patrie.

III. — *Sainteté*

Sainte de la Patrie ! Retenons, m. f., le premier mot de cette belle expression. Oui, Jeanne est une Sainte. L'Eglise l'a proclamé, le 8 mai 1920, dans une apothéose inoubliable. Mais ce qu'elle n'a pu faire qu'après de longs siècles de recherches et d'études, le peuple l'avait fait du vivant même de la Pucelle. Ses ennemis constatent, dans l'acte d'accusation rédigé pour sa perte : « Par ses inventions, Jeanne a séduit le peuple catholique ; beaucoup en sa présence l'ont adorée comme sainte ; bien plus, ils la déclarent la plus grande parmi les saintes après la Sainte Vierge ; ils élèvent des images et des représentations de sa personne dans les basiliques des saints, et ils portent sur eux son effigie en plomb ou en métal ainsi qu'il est coutume de le faire pour les saints canonisés... »

« *Vox populi, vox Dei,* » dit le proverbe. Cette fois, il dit vrai. Jeanne a mérité par sa vie d'être vénérée comme une sainte. « Toute petite, rapporte l'histoire, elle était d'une rare piété, assistait à la messe tous les matins et communiait très souvent. Elle était citée comme modèle à ses compagnes. Sa foi était si grande que, pendant sa prière, son visage était tout illuminé... Elle chérissait la Sainte Vierge. Pendant la belle saison elle n'avait pas de plus douce distraction que de cueillir, en compagnie de sa sœur, les fleurs des champs pour en orner la petite chapelle de Notre-Dame de Bermont. »

Cette piété était l'indice de la foi profonde qui inspirait tous les actes de Jeanne. Son patriotisme lui-même n'était d'ailleurs qu'une forme de cette foi. Elle comprenait admirablement, cette jeune fille des champs, dit un historien, le véritable patriotisme ; car « la Patrie, ce n'est pas seulement le sol que nous foulons, c'est avant tout la grande chaîne qui unit les générations présentes et les générations éteintes, dans une même foi, dans une même tradition, dans les mêmes amours et dans les mêmes haines. » (Michelet).

Cette foi, cette tradition que Jeanne a mérité de nous garder, elle les avait reçues de sa mère. Car Jeanne, comme tous les grands saints, avait une mère admirable, qui lui enseigna, dès son enfance, les principales vérités de la religion et ses belles prières, le « Notre Père », le « Je vous salue, Marie », le « Je crois en Dieu ». Elle reçut donc sa religion, dit Michelet, « non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère... Ce que nous recevons ainsi avec le sang et le lait, c'est chose vivante et la vie même. »

Jeanne aimait le son des cloches et c'est au son de l'*Angelus* que S. Michel lui apparut. Que lui dit-il tout d'abord ? D'être bonne et pieuse et d'aller souvent à l'église, voulant montrer par là que c'est dans la piété que se forment les grandes âmes.

Enfin, Jeanne reçut l'annonce de sa terrible mission. Certes, elle aimait sa patrie, cependant jamais cet amour ne lui eût inspiré l'idée de se faire soldat. Mais, lorsque Dieu commande, les plus téméraires entreprises ne la rebutent pas. Elle quitte son petit village où il fait si bon pratiquer sa religion, pour la cour et les camps où trop souvent, même en ces temps de foi, la vertu était bannie ou du moins méprisée.

Mais Dieu veillait sur la sainte enfant qu'il avait placée dans ces dangereux milieux. Et Jeanne, loin de se laisser entraîner, se fit une entraîneuse d'âmes. Elle comprenait, la sainte enfant, que si la piété est douce au village, elle peut être édifiante et même contagieuse dans l'armée. Aussi, tous les matins, sauf impossibilité, elle entend la messe et communie. Le soir, à la tombée du jour, elle se retire dans une église. Sa conduite fait l'admiration de tous. Puis, après avoir prêché d'exemple, Jeanne prêche par la parole. La voyez-vous, exhortant ses soldats à se confesser avant la bataille ? La voyez-vous, blessée au vif comme s'il se fût agi d'elle, quand un blasphème parvenait à ses oreilles, reprenant celui qui l'avait proféré, sans égard pour son grade ou son rang ? La voyez-vous, enfin, entraînant ses troupes à la bataille, l'épée au clair ? Non point ! mais sa bannière à la main, cette bannière qu'elle aimait quarante fois mieux que son épée et qui portait ces mots comme un signe de ralliement : « *Jesus, Maria !* »

Sainte, Jeanne le fut dans la simplicité de la vie des champs, dans la dureté de la vie des camps et dans les splendeurs de ses victoires. Sainte, elle le fut, et davantage encore, dans la souffrance. C'est même dans la souffrance qu'elle nous donna, comme tous les saints d'ailleurs, la mesure de sa sainteté. Il est vrai qu'elle avait un modèle, et le plus parfait de tous les modèles : N.-S. Jésus-Christ lui-même. Jeanne, rédemptrice de la France, devait imiter dans sa passion le Christ rédempteur du monde. Comme lui, elle pardonne au Judas qui la trahissait, à ses amis qui la reniaient et l'abandonnaient. Comme lui, elle fut digne et courageuse dans les horreurs de sa prison. Comme lui, elle fut ferme devant ses juges : « Mes Voix étaient de Dieu, » répétait Jeanne. Et comme pour Jésus, cette insistance à proclamer la divinité de sa mission devait la conduire à la mort.

A la mort, et quelle mort ! Une mort ignominieuse comme celle que subit Jésus ! Car Dieu ne se contenta pas de marquer Jeanne, comme les autres élus, du sceau de la souffrance ; il voulut faire d'elle une martyre. Rouen l'a vue, le 30 mai 1431, environnée de flammes, fixer les yeux sur le crucifix et exhaler sa belle âme dans ce cri : « Jésus ! »

* *

M. f., la vie de Jeanne est pleine d'enseignements, surtout pour les jeunes. Ces enseignements, vous les aurez relevés vous-mêmes pendant que je vous parlais. Heureux si vous avez la volonté de les suivre ! Et comment ne l'auriez-vous pas ? On veut faire plaisir à ceux que l'on aime. Vous aimez Jeanne de tout votre cœur, et rien ne lui fera plus plaisir que de vous voir marcher sur ses traces.

Héroïsme, patriotisme, sainteté sont d'ailleurs, dans une certaine mesure, à la portée de tout le monde. Si les grandes occasions vous manquent de les faire valoir, en revanche les petites sont de toutes les heures. — Soyez *héroïques* dans les petits actes de la vie quotidienne. Il faut quelquefois plus de courage pour ceux-là que pour des actions d'éclat. Tant mieux ! Vous ferez ainsi preuve d'énergie et de volonté. — Soyez *patriotes*. En accomplissant vaillam-

ment votre devoir d'état, quel qu'il soit, vous contribuerez au prestige de la France. Défendez, si Dieu l'exige, les droits de la Patrie, mais surtout, comme Jeanne, aimez la paix : la paix entre les peuples et chez les peuples. — Comme Jeanne, aussi et surtout, soyez des *saints*. Sa vie si courte et pourtant si bien remplie vous montre que la sainteté peut fleurir dans tous les milieux, que partout le bon exemple, la piété, la charité, la résignation dans la souffrance, peuvent nous sauver et même d'autres avec nous.

Nous montrerons ainsi à Jeanne d'Arc que ses vertus n'auront pas servi seulement à la France du xv^e^ siècle, mais encore à celle du xx^e^ et de tous les temps, et en les imitant nous attirerons la bénédiction de Dieu sur notre Patrie, et nous gagnerons pour nous l'éternelle récompense du ciel. Ainsi soit-il.

III

SAINT MICHEL ET LA FRANCE

Mes frères,

Puisque la solennité de sainte Jeanne d'Arc coïncide cette année avec la fête de S. Michel, je voudrais vous dire quelques mots sur le glorieux archange.

I

1. S. Michel est l'ange des saints combats. Son nom seul est un cri de guerre : « *Michael, Quis ut Deus ?* Qui est comme Dieu ? » Soldat de Dieu, à l'aurore de la création il chasse du ciel Lucifer révolté. De ce premier exploit il a gardé une âme ardente qui frémit au spectacle de l'iniquité. Dès qu'il reconnaît l'Esprit du mal, il fond sur lui et le terrasse. Il est le prince de la chevalerie du ciel, comme il sera un jour le prince de la chevalerie de la terre.

2. Ici-bas il nous apparaît tout d'abord comme l'ange gardien du peuple hébreu et de la Synagogue, chargé de garder la foi et les espérances messianiques au cœur d'Israël. D'après les docteurs de l'Eglise, c'est lui qu'il faut voir dans l'ange exterminateur qui anéantit l'armée de Sennachérib ; dans le guerrier vêtu de blanc qui assiste Judas Macchabée ; dans le cavalier étincelant qui renverse et foule aux pieds l'impie Héliodore dans le Temple.

Mais Israël a prévariqué en reniant le Messie ; Jérusalem est assiégée par Titus et va succomber. L'historien juif Josèphe raconte qu'on entendit alors des voix lugubres crier dans le Saint des Saints : « Sortons d'ici ! Sortons d'ici ! » C'était, ajoute-t-il mélancoliquement, les anges de notre patrie qui nous quittaient parce que le Temple allait s'écrouler. Un rabbin de ce temps-là assure même qu'ils s'envolèrent du côté de l'Occident. Où allaient-ils se poser ?

3. En Italie d'abord. S. Michel avait défendu la Synagogue : il devait défendre l'Eglise et la Papauté, héritières de la Synagogue déchue. Au v^e^ siècle, sous le pontificat de S. Gélase, l'archange apparaît en Apulie au mont Gargan, et la piété des fidèles lui élève une basilique que la munificence des papes enrichit de dons et de faveurs spirituelles. — Au vi^e^ siècle, on le trouve à Rome. Tandis qu'une peste sévit dans la Ville éternelle, le pape S. Grégoire ordonne une procession pour obtenir la cessation du fléau. Or, pendant cette procession, il voit au haut du môle d'Adrien l'ange S. Michel qui remet son épée au fourreau : preuve que Dieu a pardonné à son peuple. Le pape lui élève une statue en bronze au-dessus du môle qui s'appelle dès lors le château St-Ange.

4. Mais les cavaliers de feu, partis de Jérusalem, devaient aller plus loin que Rome : ils vinrent en France. Le peuple franc n'avait-il pas été choisi par Dieu pour remplir, dans les temps modernes, le même rôle que la tribu de Juda dans les temps anciens ? Il était donc naturel que l'ange de la tribu de Juda devînt l'ange de la France.

Ayant donné même mission à son ange et à son peuple, Dieu créa entre eux des liens de sympathie, des affinités de caractère et de tempérament. La France est, comme S. Michel, le soldat de Dieu, le bon sergent de Jésus-Christ, le champion de ses droits et de sa royauté sur le monde. C'est la nation chevaleresque et généreuse, qui voudrait faire partout resplendir l'idéal, qui s'indigne devant les triomphes de l'iniquité et s'écrie en mettant la main à son épée, comme Clovis au récit de la Passion : « Que n'étais-je là avec mes Francs ? » A tous ces traits, S. Michel reconnaît son image : il aime cette âme généreuse et vibrante qui lui renvoie l'écho de son cri de guerre : « Qui est comme Dieu ? » Aussi a-t-il résolu d'élire son domicile sur la terre de France pour être jusqu'à la fin des temps notre cher compatriote, notre illustre concitoyen.

C'est à S. Aubert, évêque d'Avranches, qu'il demande ses lettres de naturalisation. Il lui apparaît en l'an 708 et lui déclare qu'il veut avoir un sanctuaire au sommet du Mont Tombe.

Le Mont Tombe était à cette époque un rocher sauvage émergeant des flots dans une encoignure de la mer, creusée entre la Bretagne et la Normandie. L'Esprit des ténèbres et des tempêtes, sombre naufrageur des âmes et des corps, affreux corsaire de la pauvre humanité, avait été longtemps honoré là par les Druides en des sacrifices sanglants. Mais à l'approche de l'archange céleste, il rentre dans l'abîme ; et d'un chaos d'algues, de broussailles et de rochers une splendide basilique surgit, la Merveille de l'Occident. Qui d'entre vous ne l'a vu, au moins en image, ce superbe édifice, avec ses murs crénelés, ses tours, ses échauguettes, ses mâchicoulis et ses meurtrières, avec ses sveltes arceaux, sa forêt d'arcs-boutants, ses clochetons découpés et son escalier de dentelle ; avec ses piliers formidables, solides comme le roc vif où ils s'enfoncent, et ses colonnes élégantes qui fusent d'un seul jet vers la voûte ; avec sa flèche hardie d'où l'Ange déployant ses ailes d'or semble toujours prêt à s'envoler pour de nouveaux exploits, en criant à tous les échos : « Qui est comme Dieu ? »

A partir du vii^e^ siècle, S. Michel voit son culte grandir dans notre pays. Les rois et les peuples rivalisent de zèle à l'honorer. La chevalerie tout entière gravite en quelque sorte autour du Mont Saint-Michel, reconnaissant dans le pourfendeur de Satan, dans le prévôt du Roi du ciel (ainsi que l'appellent nos vieilles chroniques) son patron et son idéal. D'innombrables pèlerins sillonnant toutes les routes s'en vont prier sur la sainte montagne. On voit même plusieurs fois des milliers d'enfants partir du Midi et traverser toute la France pour venir chanter une prière angélique dans l'abbaye angélique.

II

1. La popularité de S. Michel atteint son apogée au xv^e^ siècle. C'est que la France n'a jamais eu

autant besoin d'un sauveur. Elle court le plus grand péril qui l'ait jamais menacée. Et le péril vient, précisément de ces brumes du Nord contre lesquelles se dresse S. Michel. Cet océan qu'il domine a vomi sur nos rivages des hommes pillards et sanguinaires. Ils n'ont pu s'emparer du Mont angélique qu'ils assiègent depuis des années, mais ils se sont répandus sur notre pays et le mettent à feu et à sang. Comment S. Michel les a-t-il laissés passer ? Aurait-il abandonné la France pour se mettre du parti des Anglais ? Son peuple de France ne peut y croire, et il a raison. Il est au contraire persuadé que le salut viendra de l'archange. Il crie vers Dieu la prière de Judas Macchabée : « Seigneur, envoyez-nous votre bon ange ! » Et le bruit se répand partout que le bon ange est descendu du ciel et qu'il est en route pour venir nous sauver.

Oui, c'est bien S. Michel qui va nous délivrer par le bras d'une enfant, d'une humble pastourelle de Domremy, sur les marches de Lorraine. Jeanne, c'est son nom, à 13 ans. Sur les rives fleuries de la Meuse, dans le vent de France qui lui arrive tout chargé du choc des armes et du sanglot des batailles, elle entend des voix. C'est S. Michel, accompagné de sainte Catherine et de sainte Marguerite, qui vient lui parler. Il lui propose au nom du ciel de délivrer la France et, quand elle y a consenti, quand elle a donné son *Fiat* au message de Michel, comme jadis Marie au message de Gabriel, il la forme, il la prépare à la grande mission qu'elle vient d'assumer. De Jeanne d'Arc, il fait un ange de la terre. Un ange de pureté : à l'école de S. Michel, elle devient de plus en plus angélique, si bien que sa seule présence purifie les lieux où elle passe et les âmes qui la fréquentent. Un ange de charité : à l'école de S. Michel, elle a pitié des pauvres, des petits enfants malades et surtout de la grande malade, sa patrie. Un ange de piété : à l'école de S. Michel, elle aime de plus en plus le bon Dieu et la Sainte Vierge.

Maintenant, la Libératrice est formée, elle peut partir. Du reste, son céleste éducateur qui restera son conseil part avec elle, il va agir et combattre par son bras, à ce point qu'on pourra attribuer à l'ange les exploits de la Pucelle : chacun de ses exploits porte la signature de S. Michel. — A Tours, Jeanne se fait broder une bannière, et savez-vous ce qu'elle représente ? S. Michel et S. Gabriel agenouillés devant le Christ et lui offrant la France sous la figure d'un lys. Gracieux symbole ! C'est bien ainsi que S. Michel veut et aime notre patrie : pour lui, la France est une fleur, la fleur des nations, épanouie la première au soleil de l'Evangile, arrosée du sang des martyrs, cultivée par la main des évêques ; c'est la fleur aux blancs pétales et au cœur d'or, le lis préféré du Christ, digne de lui être offert par la main des anges. — A quelque temps de là, à Orléans on voit l'étendard de Jeanne avancer, reculer, onduler au vent de la bataille, à l'assaut des Tourelles. Dès que la hampe a touché les remparts, l'héroïne s'écrie : « Tout est nôtre ! » C'est la victoire ! Et cette victoire, elle est due à S. Michel : c'est le jour de sa fête, le 8 mai, qu'Orléans a été délivré. Jadis, en livrant Damiette aux Sarrasins, S. Louis avait dit qu'une ville seule était digne d'être la rançon d'un roi ; S. Michel estime pareillement qu'une ville seule peut être le cadeau d'un ange, et c'est pourquoi, en cette radieuse journée du 8 mai, il offre Orléans délivré à la France et à Jeanne d'Arc.

2. S. Michel avait donné à la France une libératrice sur la terre, il voulait lui préparer une protectrice dans le ciel. Il l'avait conduite à Reims pour le sacre du roi Charles VII ; il la mena à Rouen pour son sacre à elle : la souffrance n'est-elle pas l'onction royale des grandes âmes ? — Un ange était descendu du ciel pour fortifier le Christ dans son agonie : Jeanne eut aussi un ange consolateur qui descendit dans sa prison ; ce fut S. Michel. Jamais il ne l'assista aussi visiblement qu'en ces heures douloureuses où tout manquait à la prisonnière. Il l'éclairait dans ses doutes, lui suggérait les réponses qu'elle devait faire aux juges, relevait son courage en lui montrant la récompense du ciel : « Prends tout en gré, lui disait-il, ne te chaille de ton martyre, tu viendras finalement au royaume du paradis. » Grâce à lui, on vit une frêle enfant sans défense, ignorante, tenir tête à des savants retors qui cherchaient à la convaincre d'erreurs et de crimes, à des monstres qui voulaient sa mort. Grâce à lui, elle déjoue leurs ruses et leurs subtilités, elle les confond par son bon sens, elle les domine de toute la hauteur de son splendide caractère. Si S. Michel avait été dans les fers à sa place, on ne voit pas comment il eût pu répondre avec plus de sagesse et d'autorité. — Lorsqu'approche le moment suprême, l'ange redouble d'attentions pour la douce captive et celle-ci se montre de plus en plus magnanime. Au moment d'expirer, elle rend à son ami du ciel un sublime témoignage en s'écriant : « Non, mes Voix ne m'ont pas trompée ! »

3. Pendant les années qui suivirent le supplice de Rouen, l'ange gardien de la France continua l'œuvre commencée sous ses auspices. C'est lui qui acheva la délivrance du territoire. Il avait prédit à Jeanne que Paris serait enlevé à l'ennemi avant 7 ans, et 7 ans n'étaient pas écoulés qu'un des compagnons de Jeanne, le connétable de Richemont, entrait solennellement au nom du roi dans la capitale.

Mais ce fut autour du Mont St-Michel surtout que la lutte fut plus vive : sentinelle avancée de la patrie en face de l'ennemi héréditaire, l'archange brava toutes les tempêtes, et celles qui hurlaient à ses pieds et celles qui grondaient au loin sur la France. Que de fois il a vu les boulets anglais s'aplatir contre ses murs ou s'enfoncer dans le sable de ses grèves ! Que de fois il a vu l'hérésie déferler et se briser comme les flots contre ses assises de granit ! Et toujours il a tenu bon, et toujours il est resté bon Français. Il n'a jamais permis qu'un drapeau étranger ou hérétique flottât sur ses donjons. « Catholique et Français toujours ! » c'est le refrain d'un de nos cantiques populaires : ce fut aussi la devise de S. Michel en notre pays.

Il était réservé à la Révolution française de supprimer le culte de l'archange, du moins pour un temps. Elle abat la statue qui dominait la Merveille, elle décrète que le Mont St-Michel s'appellera désormais le Mont Libre et pour inaugurer la liberté elle en chasse les moines et y entasse 300 prêtres prisonniers. Plus tard elle en fait une prison centrale : à la place des moines et des chevaliers, on y voit passer 14.000 détenus, la plupart chevaliers d'industrie ou assassins ; au lieu des chants et des prières, on y entend des gémissements et des blasphèmes.

O saint Michel, auriez-vous quitté notre ingrate patrie ? La laisserez-vous longtemps encore se débattre entre les mains des impies d'aujourd'hui, mille fois plus pernicieux que ne l'étaient les Anglais autrefois ?... Voyez les foules qui se rendent en pèlerinage à votre sanctuaire ; entendez les prières qui

chaque matin, à l'heure du divin sacrifice, vous sollicitent et vous appellent ! Les démons sont déchaînés par le monde pour perdre les âmes ; défendez-nous dans le combat, ô saint Archange ! *Sancte Michael archangele, defende nos in prœlio,* et de nouveau précipitez Satan dans les enfers, *in infernum detrude !* Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

17e Jour

INVOQUONS MARIE DANS NOS NÉCESSITÉS D'ORDRE SPIRITUEL

Les grâces de l'ordre spirituel, voilà le domaine propre de la T. S. Vierge, qui désire par-dessus tout voir se développer en nous la vie chrétienne. Elle intercède donc pour nous obtenir des grâces de lumière, qui nous montreront le chemin que nous devons suivre pour parvenir au but de notre vie, et qui nous feront connaître les moyens à employer pour l'atteindre. Elle intercède pour nous obtenir les grâces de force qui nous sont nécessaires pour résister aux ennemis de notre salut et pratiquer parfaitement la vertu. Elle intercède pour nous obtenir la grâce de fuir le péché sous toutes ses formes et à tous ses degrés, l'union a N.-S. Jésus-Christ, son divin Fils, source de toute grâce, une sainte vie et une sainte mort, couronnées par un jugement favorable qui assurera à nos âmes le Paradis avec ses biens infinis.

I

Dans toutes nos misères morales, ayons la confiance la plus vive en Marie.

Il y a sur la terre des âmes pécheresses, captives du démon et de leurs passions. Qu'elles sont dignes de pitié, surtout quand elles sont tellement esclaves du mal qu'elles font peu ou point d'efforts pour en sortir ! — Qui donc leur donnera le courage de lutter contre le démon et leurs inclinations déréglées ? La Vierge puissante, victorieuse de l'enfer, préservée, par un privilège insigne de la grâce de Dieu, de la dure servitude du péché. Elle prend pitié de leur misérable état et est heureuse d'employer sa puissance à les en délivrer.

Il y a sur la terre des âmes malades. Aussi nombreuses et plus graves que les maladies du corps sont les maladies de l'âme. Elles ont leur origine dans notre nature viciée par la déchéance originelle ; elles s'aggravent par les habitudes contractées, l'abus des grâces, l'attachement déréglé aux biens de la terre, aux honneurs et aux plaisirs, en un mot, par tout ce qui nous éloigne de Dieu, qui veut être l'unique maître de notre cœur. — Or, qui donc est plus capable de soigner un enfant que sa mère? Remettons notre guérison entre les mains de notre Mère du Ciel. Elles détiennent les remèdes du salut, et dans son cœur Dieu a allumé un immense dévouement pour nous.

Il y a des âmes tristes, qui ont besoin de consolation pour ne pas se décourager : âmes violemment sollicitées par le mal et craignant de succomber, âmes désolées de rester stationnaires dans la vertu, âmes meurtries par les revers, les pertes de fortune, surtout par la mort d'êtres très chers, âmes placées dans des situations précaires qui leur font craindre pour leur avenir. — A toutes ces âmes, Marie se présente comme la Consolatrice des affligés.

Enfin, il y a les âmes justes qui veulent rester dignes de la grâce et de l'amitié de Dieu. Mais elles savent combien fragiles sont leurs dispositions, et elles ont peur d'être infidèles. — Qu'elles soient sans crainte, si elles ont confiance en Marie. La divine Mère a la disposition du trésor de la grâce, et elle la distribue à celles qui l'aiment et la font aimer. Elle les aide à monter de vertus en vertus jusqu'au sommet de la perfection où la vie du chrétien s'identifie avec celle du Christ, son chef et son modèle.

II

Marie vient à notre aide dans les dangers qui menacent notre âme.

Les dangers qui menacent notre corps ne sont pas les plus à craindre. Ceux que nous devons redouter surtout sont ceux qui risquent de nous faire perdre la grâce de Dieu et de donner la mort à notre âme. Que d'ennemis s'acharnent à notre perte !

Le démon d'abord : « Frères, dit S. Pierre, veillez, car votre adversaire le démon rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. »

Il a des auxiliaires redoutables : les créatures, dont les charmes séducteurs peuvent être pour nous une occasion de péché ; notre propre cœur avec les passions qui l'agitent et qui sont toujours prêtes à ouvrir au démon la porte de notre âme.

Toutes ces attaques se résument en un seul mot : la tentation. D'un côté, c'est le devoir qui se présente à nous avec ses charmes austères ; de l'autre, c'est la passion avec ses attraits les plus séduisants. Tout ce qu'il y a en nous de bon, de noble, de grand, d'élevé, nous attire vers le devoir ; tout ce qu'il y a en nous d'inclinations déréglées nous attire vers le plaisir défendu. La volonté veut le bien, la nature veut le mal. Alors, c'est une lutte poignante, c'est une angoisse intime très douloureuse. Un moment d'inattention peut nous faire perdre le fruit d'une longue fidélité. Que faire ? Recourir à Marie !

« Ecoutons, dit S. Liguori, la voix de notre Mère qui nous rappelle : « Si quelqu'un est petit et faible comme un enfant, qu'il vienne à moi. » Les enfants ont toujours à la bouche le nom de leur mère dans tous les dangers qui les menacent ; à la moindre crainte qui les saisit, on les entend aussitôt crier : Ma mère ! Ma mère ! — Ah ! douce Marie, ah ! douce Mère, c'est là précisément ce que vous désirez de nous ; vous désirez que, comme vos enfants, nous vous appelions à notre secours dans tous les périls, parce que vous voulez nous protéger et nous sauver, ainsi que vous l'avez toujours fait quand vos enfants ont recours à vous. »

Ecoutons encore ici le grand Bossuet, dont le langage a toujours tant de charme : « Ah ! chrétien, s'écrie-t-il avec le Sage, n'oublie pas les gémissements de ta mère. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner ton imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, cette Mère si charitable... Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, et tes pieds chancelants dans la voie droite, que l'occasion, le mauvais exemple ou la passion te pressent, n'oublie pas les gémissements de ta mère...

« Souviens-toi des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-

tu faire ? Voudrais-tu encore élever une croix pour y attacher Jésus-Christ, le montrer à Marie crucifié de nouveau, couronné d'épines,... et par un si triste spectacle rouvrir encore toutes les blessures de son cœur maternel ?... »

* *

O Marie, votre pouvoir s'étend aux grâces de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel, mais vos préférences vont manifestement à ces dernières, qui procurent directement notre avancement dans la voie du bien. Comme vous êtes heureuse de voir, grâce à vos prières, le repentir, la foi, l'espérance et l'amour s'accroître en nous ! Donnez-nous de correspondre parfaitement à vos désirs sur ce point. Faites que nous éprouvions les sentiments d'une pieuse avidité pour tout ce qui peut contribuer à notre perfectionnement dans l'ordre surnaturel. Obtenez-nous de nous détacher de tout ce qui est naturel et humain, pour aspirer, avant tout et en tout, à ce qui peut nous rendre plus humbles, plus purs, plus charitables, plus enflammés d'amour de Dieu !

18e Jour

INVOQUONS MARIE AUX HEURES DE TRISTESSE

Le mot *consolation* est le plus beau de la langue humaine, car il répond à nos plus impérieux besoins. Nous avons besoin constamment d'être consolés, Dieu le sait et il y a pourvu. Il nous a donné une Consolatrice qui a souffert elle-même toutes les désolations. Elle nous console parce qu'elle est femme et que la consolation appartient surtout à la femme, plus tendre, plus aimante, plus généreuse de cœur que l'homme. Elle nous console parce qu'elle est notre Mère.

I

La souffrance est le lot de l'homme ici-bas.

« Notre bonheur ici-bas, dit Bossuet, se compose de tant de pièces, qu'il est bien rare qu'aucune d'elles ne fasse défaut. » Ce n'est qu'au ciel qu'il se trouve complet ; inutilement le chercherait-on en ce monde. Trop semblable au papillon volage que l'enfant poursuit dans la prairie, il nous échappe au moment où nous croyons le saisir. Les causes de chagrins sont si nombreuses, qu'il y a plus souvent à pleurer qu'à se réjouir.

Oui, il y a dans les profondeurs de la nature humaine une source mystérieuse qui, sous l'étreinte de la souffrance, jaillit en flots amers. Sous le coup d'une émotion vive, d'une douleur poignante, le cœur de l'homme se serre, sa poitrine se gonfle de sanglots, et les larmes coulent de ses yeux.

Nous allons tous par des sentiers que bordent des épines ; parmi ces épines, çà et là poussent quelques fleurs, presque toujours épanouies le matin, mais flétries avant le soir. La vie, chante l'Eglise, est la vallée des larmes.

Il y a les larmes des déceptions qui emportent nos plus beaux rêves. Il y a les larmes de la séparation qui mutile l'existence et lui fait des blessures profondes que le temps a de la peine à guérir. Il y a les larmes de la souffrance qui démolit notre corps pièce par pièce. Il y a les larmes de la tombe où sont englouties nos joies. Il y a les larmes du chrétien disant comme S. François d'Assise : « Je pleure parce que l'amour n'est pas aimé. Je pleure parce qu'il y a des hommes qui détestent Dieu et qui veulent effacer son nom de la société, de la famille et du cœur humain. »

A certaines heures, il y a les larmes du patriotisme qui pleure sur la patrie mutilée, envahie et foulée aux pieds par l'étranger, ou qui, infidèle à sa mission providentielle, efface Dieu de ses constitutions, bannit de ses écoles l'Evangile, le Catéchisme et la Croix, ferme les cloîtres d'où montaient jour et nuit les voix suppliantes de la prière.

II

Qui nous consolera dans nos tristesses ? — Marie.

Lorsque l'enfant sent des larmes monter à ses yeux, il court près de sa mère, et sa mère, doucement émue, le regarde comme savent regarder les mères, et elle lui dit avec une voix inimitable une de ces paroles dont les mères seules connaissent le secret ; et quand il a vu ce regard et entendu cette voix, il se relève consolé.

Regardez : voilà la Mère Consolatrice des affligés. Toutes les souffrances qu'une âme humaine peut ressentir, Marie les a éprouvées afin qu'elle pût compatir à tous les maux.

Aussi, depuis dix-neuf siècles, que de larmes n'a-t-elle pas séchées ! Que de cœurs auxquels elle a rendu l'espérance !

Quand les âmes souffrent, elles viennent à l'église, au pied de l'autel de Marie. Elles se rappellent tout ce que cette Mère a souffert, elles sentent qu'il y a là un cœur qui les comprendra, elles lui disent avec confiance leurs peines, elles pleurent à l'aise devant elle, et elles se relèvent consolées.

Oui, Marie vient en aide à toutes les misères, les misères du corps et les misères de l'âme. Comment en douter ? Faites un pèlerinage, allez à ces sanctuaires que la reconnaissance et l'amour ont bâtis à Notre-Dame de Pitié ou de Consolation. Regardez les nombreux ex-voto suspendus à côté de l'autel. Que vous disent-ils ? Ils vous disent que Marie met sa puissance au service de toutes les infortunes et que sa miséricorde, à l'heure du péril, quand les hommes désespèrent, sollicite et obtient des miracles.

O Marie, consolez-nous dans nos tristesses, et quand viendra la dernière de toutes les angoisses, quand notre âme tremblante à la pensée du jugement qu'elle va subir ne saura à qui recourir, consolez-nous encore en nous montrant le ciel !

III

On raconte maints traits touchants de la bonté maternelle de Marie intercédant pour consoler les affligés.

Un martyr du Japon avait été condamné à mourir lentement, attaché sur une croix avec des cordes. Il resta plusieurs jours dans cette position intolérable. Comme il vivait encore, les bourreaux le détachèrent et le trouvèrent frais et vigoureux comme s'il n'avait rien souffert. Il raconta qu'une Dame d'une beauté céleste s'était tenue auprès de lui tout le temps de son supplice, qu'elle lui avait doucement soutenu la tête et l'avait empêché de ressentir aucune souffrance et aucune fatigue.

Nous lisons dans S. Liguori qu'un prêtre, fort dévot à Marie affligée, vit, sur le point d'expirer, une belle Dame lui essuyant la sueur du visage et lui disant de douces paroles de compassion ; après quoi il se trouva guéri. Et comme il lui demandait qui elle pouvait être, la Dame répondit en di-

paraissant : « Je suis Marie, dont tu as si souvent essuyé les larmes en compatissant à mes douleurs. »

Le Bienh. Paul, de l'Ordre de Cîteaux, était sur le point de mourir ; ses frères l'entouraient, épiant son dernier souffle et priant pour cette âme qui allait « partir » au nom de la Sainte Trinité et au nom de Marie. Tout à coup, ils virent son visage rayonnant, ses lèvres s'éclairer d'un doux sourire, et ils s'en témoignaient entre eux leur étonnement. Le moribond se souleva légèrement et leur dit : « Comment pourrais-je ne pas sourire, ne pas me réjouir, quand je vois ma bonne Mère, présente devant moi et prête à recevoir mon âme ? » Et il mourut.

* *

Allons donc à Marie.

Dans nos désolations et dans nos peines, c'est auprès d'elle qu'il faut chercher la consolation et la joie : elle est notre Mère, la Consolatrice des affligés. Ainsi nous pouvons dire avec un grand ascète du Moyen Age, le Bienh. Henri Suso : « Quand notre cœur est pressé par la douleur ou par la crainte, et qu'il ne voit plus de remède à sa peine, il ne nous reste qu'à lever les yeux vers la Reine du Ciel, vers la Vierge Marie. En toute rencontre nous devons trouver en elle secours et consolation. Et en effet, ô Marie, vous êtes la consolation, l'asile des affligés ! Jetez donc sur moi un regard de miséricorde, vous qui n'avez jamais détourné les yeux des âmes désolées ! »

19e Jour

INVOQUONS MARIE POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS

Une des œuvres les plus chères au Cœur de Marie, pour laquelle elle puise largement dans les trésors de la grâce de Dieu, est celle de la conversion des pécheurs.

Oh ! l'œuvre admirable que la conversion des pécheurs ! Oh ! l'insigne victoire sur le démon, sur le péché et sur la mort !... Oui, sur la mort elle-même. En effet, lorsqu'une âme est asservie au vice, elle est morte à la vie de la grâce : au regard de Dieu, elle n'est plus qu'un cadavre. Mais Marie veille sur son malheureux enfant pour le ressusciter à la vie surnaturelle. Elle lui envoie des grâces pour toucher son cœur. Elle écarte de lui les accidents et la mort. Elle obtient pour lui un sursis afin qu'il ait le temps de se repentir et de revenir à Dieu et à la vraie vie. Qui nous dira toutes les merveilles accomplies par Marie pour la conversion des pécheurs ?

I

Marie sauve les pécheurs : c'est Elle-même qui nous l'assure.

Nous lisons dans la vie d'une grande sainte qu'un jour, après un entretien de délices avec l'auguste Mère de Dieu, celle-ci lui dit : « Mais tu ne me parles donc pas de mes pécheurs ! » *Mes pécheurs !* quel trésor de tendresse dans ce seul mot !

Dans ses entretiens avec sainte Brigitte, Marie revenait sans cesse sur cette pensée de la conversion des pécheurs. « Il n'y a point de pécheur, si souillé et si coupable qu'il soit, qui n'obtienne son pardon quand il se tourne vers moi avec un cœur contrit. Il n'y a point de pécheur tellement maudit qui, tant qu'il est en ce monde, soit exclu de ma miséricorde. Il n'y a point de pécheur, tellement criminel qu'il soit, que je n'aide, s'il m'appelle à son secours. Quiconque m'invoque peut être assuré que je ne dédaignerai pas de le toucher et de guérir ses plaies. »

Dans une de ses apparitions à Pellevoisin, Marie disait à Estelle Faguette : « Mon Fils ne peut refuser mes demandes. Aussi, par moi, il touchera les cœurs les plus endurcis. » Et quand, quelques instants plus tard, Estelle, conformément aux instructions reçues, essayait de demander à la Sainte Vierge la raison d'être de ses visites répétées, elle répondait : « Je suis venue particulièrement pour la conversion des pécheurs. »

Enfin, à Lourdes, Marie parlait de même à son humble confidente. C'est le 21 février, premier dimanche de Carême, que la Mère de Dieu commença à révéler à Bernadette quels desseins miséricordieux la faisaient descendre à la grotte de Lourdes. Marie parut, en un instant, parcourir la terre du regard ; ensuite, ses yeux, comme imprégnés de douleur, se reportèrent sur l'enfant agenouillée.

— « Qu'avez-vous ? Que faut-il faire ? murmura l'enfant.

— « Vous prierez pour les pécheurs,... vous baiserez la terre pour la conversion des pécheurs. » Et elle lui faisait signe de s'avancer à genoux.

Bernadette, relevant la tête après avoir collé sa bouche sur la terre, cherchait la Dame ; elle la voyait reculer lentement et la suivait en multipliant ses baisers humiliants de pénitence. Elle dépassa la ligne du rosier, entra sous la voûte et, se tournant vers une ouverture qui pénètre dans la niche, elle demeura quelques instants immobile. En ce moment, la petite fille voyait la Vierge de si près qu'il lui semblait qu'en se levant et en étendant le bras, elle aurait pu toucher ses pieds.

Elle se tourna vers les spectateurs, fit avec insistance un signe qui semblait demander à la foule de s'incliner. On demeura impassible.

Alors son doigt se posa un instant sur ses lèvres, puis se dirigea raide et impérieux vers la terre, avec une autorité et une énergie étonnantes.

Le geste et le regard disaient à tous : « Vous aussi, baisez la terre ! »

Plusieurs personnes se courbèrent à l'instant, dominées par la surnaturelle grandeur de cette chétive enfant qui leur commandait à genoux, et croyant obéir à un ordre de la Vision, elles imprimèrent leurs lèvres sur le sable. La plupart ne comprirent pas et restèrent immobiles. Bernadette en paraissait contristée. Elle descendit à genoux encore, toujours en baisant la terre, et elle revint à sa contemplation devant la niche.

L'Apparition, avant de s'évanouir, rendit la joie à l'enfant privilégiée, sans doute en se réjouissant elle-même des grâces de conversion et de pardon qu'elle voyait couler du Cœur de Dieu.

II

Marie sauve les pécheurs : des faits innombrables le prouvent.

Les ministres de Dieu, qui reçoivent les confidences des âmes, raconteraient, s'ils pouvaient les révéler, les merveilles de grâce opérées par l'intercession de Marie. Ils vous diraient qu'il n'est pas au monde un pécheur, si éloigné de Dieu et si endurci qu'on le suppose, qui ne puisse se convertir, recevoir le pardon et gagner le ciel, s'il consent seulement à recourir à la Vierge Marie.

Ce malheureux était depuis longtemps plongé dans tous les vices et buvait l'iniquité comme l'eau; mais au milieu de ses désordres, il conservait encore un reste d'amour filial et de dévotion pour la Mère de miséricorde. Son impénitence ne l'avait pas empêché de lui rendre quelques hommages, de faire monter vers elle quelques prières. Voilà qu'une maladie soudaine et terrible vient fondre sur lui ; la mort s'avance foudroyante ; mais avant qu'elle ait frappé le dernier coup qui va le jeter au fond des abîmes, le pécheur lève un regard suppliant vers Marie, et Marie, du haut du ciel, lui tend une main secourable, le réconcilie par la pénitence avec son Juge.

C'est un fait d'expérience que les âmes les plus criminelles, qui ont conservé un fond de piété, de dévotion à la Sainte Vierge, reviennent à Dieu. Mais lorsqu'un pécheur descend jusqu'au mépris de cette Avocate des pécheurs et en vient à l'attaquer, c'en est fait : c'est un homme de mort, condamné pour toujours. Jésus-Christ pardonne plus facilement les injures faites à lui-même que celles qui s'adressent à sa Mère. Les ennemis de Marie sont exclus de la miséricorde ; le Sauveur semble ne pas permettre que l'Avocate des pécheurs intercède pour ces pécheurs-là.

Oui, Marie a des richesses inépuisables de pardon et de pitié pour les malheureux pécheurs. Les Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires ont enregistré par centaines les témoignages les plus touchants de sa miséricorde pour eux.

Nos Annales religieuses sont pleines de récits des conversions opérées par la Médaille miraculeuse, par la récitation du chapelet ou même d'un simple *Ave Maria*, moins encore, d'une invocation à Marie : grâces soudaines que rien ne semblait avoir préparées, que rien ne faisait prévoir, qui fondent tout à coup sur une âme, la jettent repentante aux pieds de Dieu et l'orientent vers la vie chrétienne, parfois même vers une éminente sainteté.

* *

O Marie, l'Eglise proclame que vous êtes le Refuge des pécheurs : vous êtes donc notre refuge, infortunés pécheurs que nous sommes. C'est à vous de nous arracher aux étreintes du démon et aux périls de l'enfer. Vous savez ce que votre divin Fils a fait et a souffert pour notre salut : c'est au nom de son amour, au nom de votre amour pour lui, que nous vous implorons. Et quel est le rôle de la Mère de miséricorde, sinon de se pencher vers la misère ? Quelle sera sa plus belle victoire, sinon de relever, en la purifiant, la plus immense misère ? Et comment votre compassion pourrait-elle se refuser à ceux à qui Jésus n'a pas refusé son sang ?

O divine Mère de Jésus, vous avez le pouvoir ! O notre tendre Mère, vous avez le vouloir ! Montrez que vous avez l'un et l'autre en vous faisant, pendant notre vie, la très libérale dispensatrice de la grâce, et en nous réservant, pour notre heure suprême, la grâce des grâces, celle de la persévérance finale ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

III

L'URGENCE ACTUELLE DE L'ACTION CATHOLIQUE

Si l'Eglise a toujours appelé ses fidèles à participer d'une manière active à sa tâche d'évangélisation (nous l'avons vu pour les temps apostoliques, nous aurions pu le constater tout au cours de son histoire), elle le fait d'une manière plus instante à l'heure actuelle.

« Il est absolument nécessaire qu'à notre époque tous soient apôtres, » dit S. S. Pie XI, et il en donne les raisons suivantes :

« D'une part, nous voyons que la société humaine n'a été que trop dépouillée de l'esprit chrétien, qu'a remplacé ordinairement une vie proprement païenne: que, dans un grand nombre d'âmes, vacille la lumière de la foi catholique ; que, par conséquent, s'éteint pour ainsi dire le sentiment religieux, et que chaque jour dépérissent misérablement l'intégrité et la sainteté des mœurs.

« D'autre part, Nous sommes profondément peiné de constater qu'en beaucoup d'endroits le clergé ne peut suffire aux besoins de nos temps, soit à cause de son effectif excessivement restreint en certaines contrées, soit parce qu'il ne peut atteindre certaines classes de citoyens dont il lui est interdit d'approcher et qui restent étrangers aux conseils et aux préceptes de l'Evangile [1]. »

Il nous suffira de souligner les paroles pontificales.

I. — *Nous vivons dans une société paganisée*

a) Il ne faut pas que les apparences nous trompent. Notre société, qui fut chrétienne autrefois, est « retombée en grande partie dans le paganisme [2]. » Et il peut être plus difficile de la ramener à Dieu que s'il s'agissait d'une société qui aurait toujours été païenne.

Il y a encore des croyants, certes. Mais la société, comme telle, a perdu l'esprit chrétien. Les institutions, les lois, sont païennes. Qu'on se souvienne de la déchristianisation poursuivie méthodiquement par le laïcisme. Laïcisation de l'Etat et des services publics : armée, marine, justice, enseignement, assistance ; puis celle de la société elle-même par les lois sur les Congrégations et la Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Ce qui paraît le plus à l'heure actuelle, c'est la laïcisation de l'Ecole. Mais songe-t-on au mal que le divorce fait à la famille ?

b) Cette déchristianisation des institutions finit par réagir sur les individus. Regardons ce qu'est devenue la pratique religieuse dans nos paroisses. Le mal n'atteint pas seulement la ville, dans ses quartiers ouvriers, mais aussi la campagne. On peut déjà dire, d'une façon générale, que 10 0/0 des Français restent sans baptême, 70 0/0 ne font pas leurs Pâques, 80 à 85 0/0 n'assistent pas régulièrement à la messe le dimanche.

La « pratique » extérieure plus régulière des milieux bourgeois correspond-elle d'ailleurs toujours à une « vie » chrétienne réelle ?

c) Et, conséquence naturelle, l'immoralité sévit. Tous les compartiments de la vie en sont atteints : presse, littérature, cinéma, modes, sports. Ce qui est plus grave, encore : on s'y habitue, dans les familles les plus chrétiennes, au point de trouver déplacées certaines consignes de pudeur rappelées de temps à autre par la hiérarchie.

Les faiblesses humaines sont de tous les temps. Ce qui est actuel, et dangereux, c'est cet abandon de

[1] Lettre *Lætus sane* au cardinal Segura, 6 nov. 1929.

[2] Encyclique *Quadragesimo Anno*, 15 mai 1931.

l'esprit chrétien qui fait qu'on ne sait plus appeler le mal par son nom, et qu'on se laisse aller à vivre dans une atmosphère viciée.

II. — *Le clergé est trop peu nombreux pour suffire à la tâche*

a) Cette insuffisance varie avec les diocèses. Il en est peu cependant, en France, qui n'en soient pas atteints. Il y en a de plus ou moins pauvres; aucun n'est riche. « Moisson abondante,... ouvriers peu nombreux » (Mt., IX, 37) : la parole évangélique est plus que jamais d'actualité.

Un prêtre qui doit satisfaire aux besoins d'âme de 5 à 6.000 fidèles, peut-il y parvenir efficacement ? Et si ces 6.000 habitants ne sont pas des fidèles, mais des incroyants qu'il faut amener à la foi, sa tâche ne devient-elle pas plus lourde encore ? Or, ces proportions sont la moyenne de ce qui se passe dans notre pays.

L'Action catholique ne pourra pas accomplir à la place du prêtre les rites sacramentels pour lesquels, seul, celui-ci a les pouvoirs. Mais dans l'œuvre de catéchisation ou de transformation des institutions, les laïcs seront toujours utiles, et même parfois irremplaçables.

Ne peut-on espérer d'ailleurs, surtout parmi les jeunes gens, que la collaboration à ces tâches d'apostolat fera germer, nombreuses, des vocations, qui viendront ainsi « combler les vides dans les rangs du clergé », selon le mot du Saint-Père ?

b) Même avec un clergé nombreux, certains milieux resteraient fermés à l'influence du prêtre.

Cela semble plus apparent des milieux ouvriers, éloignés de l'Eglise par tant de préjugés. On pouvait constater, depuis la guerre, comme un recul de l'anticléricalisme dans ces foules de travailleurs (ce qui ne veut pas dire qu'elles étaient converties !) ; les événements sociaux de ces derniers mois ont fait surgir à nouveau des rancunes et des incompréhensions qu'on croyait mortes.

Mais pareille hostilité n'est pas spéciale à la classe ouvrière. Combien de milieux ruraux sont farouchement fermés à l'influence du prêtre ! Et le pasteur d'âmes peut-il si aisément dire son mot dans les milieux économiques, industriels, administratifs, où cependant la religion du Christ devrait être pratiquée comme ailleurs ?

C'est là surtout que le laïc d'action catholique est irremplaçable, car seul il pourra parler et se faire écouter de ceux qui sont « privés de toute relation et de tout contact avec le prêtre [3]. »

III. — *Enfin le monde a évolué, et le champ de l'apostolat s'est démesurément élargi*

« Qu'il nous suffise de rappeler tout ce qu'exigent la défense de la religion et la protection de la morale dans le domaine aussi bien des livres et des autres publications de la presse que dans celui des spectacles publics, et, finalement, dans ces populeuses réunions d'hommes que groupe le travail industriel de chaque jour [4]... »

Il y a là, en effet, tout un terrain nouveau qui s'offre à l'action conquérante de l'Eglise, et que ne connaissaient pas les générations qui nous ont précédés.

Sait-on que, rien que pour les journaux quotidiens, en France (11 millions et demi d'exemplaires chaque jour), il n'y en a que 15 0/0 nettement catholiques, autant de bienveillants, 40 0/0 de neutres, et le reste nettement hostile ? Sait-on que de bons juges estiment que les trois cinquièmes des romans sont répréhensibles du point de vue moral, et que, s'il s'agit des collections populaires à bon marché, il faut dire les quatre cinquièmes ?

On pourrait faire des remarques analogues (mais nous y reviendrons) sur l'action à mener au théâtre, au cinéma, à la T. S. F. Il nous suffit de redire, avec le Pape, que « de nouveaux et grands combats se livrent le long des voies ou sur des terrains que le développement de la civilisation nous a ouverts [5] » ; que « les temps en lesquels nous vivons... réclament, pour ainsi dire, à haute voix [6] » que tous les hommes de cœur, et les chrétiens fervents, répondent à l'appel qui leur est adressé en faveur de leur participation à l'Action catholique.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

IV

L'EUCHARISTIE SOURCE DE JOIE

Mes frères,

Parce qu'il est, comme je vous l'ai montré dimanche, une source de paix, Jésus-Christ est aussi une source de joie. N'est-ce pas déjà être joyeux que de n'avoir aucun trouble ? Celui qui jouit de la triple paix de l'esprit, du cœur et des sens, jouit d'une âme légère et par le fait même allègre. Il ne connaît pas l'ennui, la mélancolie, les humeurs noires, l'abattement, la tristesse, fardeaux trop lourds à porter et qui parfois nous écrasent. Il marche dans la vie comme, sur une belle route, le voyageur que n'alourdit aucune charge et qu'un air frais et doux anime et caresse.

Que si vous me dites que l'absence de tristesse n'est pas la joie, j'en suis d'accord avec vous, quoique je soutienne qu'elle en approche beaucoup. La vraie joie en effet est autre chose que la sérénité ; elle est une exaltation heureuse, une sorte de subtile ivresse qui nous met un rayon de soleil dans l'âme et une flamme dans les yeux.

La joie est une dilatation du cœur dans la possession de ce que l'on aime, ou dans l'espérance fondée de le posséder un jour. La possession et l'espérance crée en nous un état d'optimisme qui nous fait voir et trouver tout bon. Rappelez-vous, m. f., ces jours d'allégresse intérieure où la vie vous apparaissait si belle, où le fardeau des plus lourds devoirs vous semblait si léger, où votre corps comme votre âme ne touchait plus la terre ! Quelques-uns disaient autour de vous : « La vie est dure et triste ! » Vous haussiez les épaules, et à cette plainte une voix répondait en vous : « Ce n'est pas vrai ; la vie au contraire est bonne et aimable ! » D'où vous venait cette joie qui projetait sur tout

[3] Lettre *Quæ nobis* au cardinal Bertram, 13 nov. 1928.

[4] Lettre à Mgr Skwireckas et aux Evêques de Lithuanie, 27 déc. 1930.

[5] Lettre citée à la note 4.

[6] Lettre *Lætus sane* au cardinal Segura, 6 nov. 1929.

son enchantement ? De ce que vous possédiez l'objet de vos désirs, ou de ce que vous sentiez qu'il ne pouvait plus vous échapper.

Eh bien ! la possession de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, et la confiance fondée que nous le posséderons encore après la vie d'une possession plus parfaite et meilleure, nous jettent dans un état intérieur semblable et plus profond encore.

Si c'est ainsi que vous l'entendez et si c'est cela la joie, j'affirme que l'Eucharistie doit la donner et qu'elle la donne.

I. — *L'Eucharistie doit donner la joie*

L'Eucharistie, dis-je, doit donner la joie, et vous allez le comprendre.

D'où nous vient la joie ? D'un contentement, ou, si vous le préférez, de la satisfaction de nos aspirations et de nos désirs. Or, il n'est pas de satisfaction plus pleine, pour une âme croyante et aimante, que de posséder son Dieu.

Posséder Dieu, c'est posséder ce qu'il y a dans tout l'univers de plus grand et de meilleur.

Posséder Dieu, c'est posséder l'Etre souverainement heureux, parce qu'il est l'Etre souverainement parfait.

Posséder Dieu, c'est posséder l'Etre qui seul est la Bonté vivante et l'infinie Beauté.

Posséder Dieu, c'est déjà le ciel. « Les anges sont éblouis d'un rayonnement infini, les élus sont suspendus dans la contemplation d'une beauté éternelle. Leur béatitude à tous consiste à saisir ce qu'on peut appeler, faute d'une expression plus juste, la forme divine. » Ils voient, ils possèdent, ils sont heureux, leur joie éclate.

Vous, communiants, de même.

En possédant le Christ dans la communion, le chrétien possède ce Dieu si grand, si heureux, si parfait, si beau et si bon. Comment son âme pleine de lui ne nagerait-elle pas dans la joie ?

Et comment se donne-t-il ? Avec sa chair ressuscitée. C'est le Christ de Pâques et de l'Ascension; c'est le Christ du ciel ; c'est le Christ éternellement triomphant et inlassablement acclamé par les Anges et les Saints ; c'est le Christ du tabernacle, objet de l'amour enivré des belles âmes d'ici-bas, le Christ pour qui brillent de beaux yeux si purs, pour qui les autels s'illuminent, pour qui fume l'encens dans un décor de cierges et de fleurs, vers qui monte l'harmonie religieuse des hymnes et des cantiques. C'est le Christ heureux et joyeux d'une joie indéfectible, que le chrétien reçoit avec l'Hostie. Comment l'âme pleine de ce Christ ne déborderait-elle pas de joie ?

Ce Christ, c'est le Fiancé dont nous parle l'Evangile, le Bien-aimé, l'Hôte divin aux mystiques caresses, Celui dont S. Bernard disait : « Jésus est un rayon de miel dans la bouche, une mélodie à l'oreille, une jubilation au cœur, une lumière qui, en se levant, chasse tous les nuages et ramène la sérénité. » Comment l'âme qui le reçoit, qui en goûte la douceur, ne tressaillerait pas de joie ?

Ce Christ, c'est celui qui a dit de lui-même : « Je suis la vie » ; Celui qui a fait de l'Eucharistie la préparation de la vie éternelle, la semence de l'immortalité bienheureuse, l'avant-goût du bonheur sans fin ; Celui qui nous ressuscitera au dernier jour, Celui qui nous accueillera à sa table dans le Royaume des cieux, Celui dont la vue transporte les Elus et les roule, pour ainsi dire, dans des torrents de bonheur. Quand il nous donne, en venant à nous, l'espérance de la joie céleste, comment ne serions-nous pas remplis, débordants de joie ?

Comment, possédant son Dieu dans l'Eucharistie, l'âme croyante et aimante ne serait-elle pas satisfaite, et par conséquent joyeuse de la plus haute et de la plus profonde joie ?

Il devra même arriver que cette joie, dans certaines âmes privilégiées, atteindra son maximum et perdra son nom pour en prendre un plus expressif encore. Elle s'appellera dilection, jubilation, délire, transport, ravissement, extase, un prélude terrestre de la félicité du ciel ! Et qui ne sait que les saints éprouvent toutes ces nuances de la joie ?...

Rien, bien entendu, dans cette joie, de la joie du monde. Celle-ci est plutôt agitation et turbulence. Mais pour être calme et transcendante, la joie n'est-elle pas la joie ?

Cette joie que l'Eucharistie nous semble *a priori* devoir donner, la donne-t-elle ?

II. — *L'Eucharistie donne la joie*

Oui, l'Eucharistie donne la joie. Elle donne la joie, parce qu'elle donne la possession de Dieu dans l'amour. « L'amour, dit l'auteur de l'*Imitation*, ne sent aucun fardeau ; il compte ses travaux pour rien. » (Liv. III, ch. 5). Elle nous unit à Celui qui a demandé pour nous que « nous ayons la plénitude de sa joie. » (Jo., XVII, 13). En le possédant, vous possédez son royaume et « le royaume de Dieu est justice, paix et joie dans le Saint-Esprit. » (Rom., XIV, 17).

Vos misères ne vous ont pas quittés ? C'est vrai. Peines de cœur, afflictions de l'âme, angoisses, ténèbres, souffrances physiques, vous tiennent encore, attachées à vous comme des chiens affamés à leur proie. Vous souffrez ; mais votre souffrance s'allie à votre joie. D'autres murmurent, blasphèment, maudissent la vie ; vous, vous souriez à la vie et à la mort elle-même !

L'âme unie à son Dieu dans l'Eucharistie se livre à lui et s'abandonne à lui, et cet abandon confiant fait encore sa sécurité et sa joie.

S. François de Sales a trouvé, pour traduire cette vérité psychologique, une parabole naïve, mais expressive, que je veux vous redire. Un sculpteur a niché une statue dans la galerie de quelque grand prince. A supposer, dit le Saint, qu'elle pût discourir et parler et qu'on lui demandât : « O belle statue, pourquoi es-tu là dans cette niche ? — Parce que, répondrait-elle, mon maître m'y a colloquée. — Mais pourquoi y demeures-tu sans rien faire ? — Parce que mon maître ne m'y a pas placée afin que je fasse une chose quelconque, mais seulement afin que je fusse immobile. » — Que si derechef on la pressait en disant : « Mais, pauvre statue, de quoi te sert-il d'être là de la sorte ? — Hé Dieu ! répondrait-elle, je ne suis pas ici pour mon intérêt et service, mais pour obéir à la volonté de mon seigneur et sculpteur, et cela me suffit. — Cependant, tu ne vois pas ton maître ; et comment prends-tu du contentement à le contenter ? — Je ne le vois pas, certes, car j'ai des yeux non pas pour voir, comme j'ai des pieds non pas pour marcher ; mais je suis trop contente de savoir que mon cher maître me voit ici et prend plaisir de m'y voir. » — Si l'on continuait la dispute avec la statue et qu'on lui dît :

« Ne voudrais-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a faite, afin de lui faire quelque autre meilleur service ? » elle protesterait qu'elle ne veut faire autre chose sinon le vouloir de son maître. « Je ne veux rien être, conclurait-elle, sinon une statue et toujours dedans cette niche tandis que mon sculpteur le voudra. » *(Amour de Dieu*, liv. VI, ch. 11).

Philosophie admirable, m. f. Parce qu'elle aime l'artiste qui l'a faite, la statue, confiante en son auteur, s'en rapporte à lui et demeure contente de son sort, contente, c'est-à-dire joyeuse.

Allez visiter, dans leurs cloîtres, les saintes religieuses dont la vie est si pauvre et si dépouillée et sacrifiée. En dépit des révoltes de la nature, il faut accomplir les trois vœux, et il y a des heures où la solitude, la pauvreté et l'obéissance surtout, sont de dures épreuves. N'importe ! Jésus est dans le tabernacle et il en sort pour venir à elles. Vous les trouverez joyeuses.

Fréquentez les moines. Vous ne verrez nulle part d'hommes plus gais et plus épanouis. Eux aussi possèdent la joie.

Entrez dans l'intimité des prêtres ; vous serez surpris de les trouver, pour la plupart, surtout les meilleurs, d'une fraîcheur d'âme extraordinaire et d'une gaieté d'enfants. Ils ont la joie.

Lisez la vie des saints : qu'ils appartiennent aux siècles lointains de notre histoire ou aux temps modernes, qu'ils aient vécu en Orient ou en Occident, vous ne verrez pas une ombre de tristesse sur leur front ; vous n'entendrez pas un soupir de regret ou d'ennui sur leurs lèvres. Leur front est radieux ; leurs lèvres sont toutes vibrantes de chants de joie. La joie, la joie partout et toujours dans les âmes saintes !

Jésus vient, la joie vient avec lui.

On ne comprend pas comment il a pu venir, par quel mystère il est dans un cœur d'homme, comment il y vit en son rapide passage, comment il en vivifie les profondeurs. Ni on ne voit son visage, ni on n'entend sa voix, et pourtant il atteint les âmes, il les attendrit, il les enflamme, il les force à crier : « Bon Maître ! » ou comme les disciples d'Emmaüs : « Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant ? »

C'est là, m. f., un phénomène facile à constater. Non seulement les saints sont joyeux, mais tous les communiants sincères sont joyeux comme les saints.

D'où leur vient cette belle joie si grave, si profonde et, en même temps, si souriante ?

Tous vous le diront avec le même accent de sincérité et de reconnaissance : « Notre joie vient de l'autel et c'est Jésus qui nous la donne ! »

C'est Jésus qui la donne, et il la donne si abondante et si pleine qu'elle se trahit par des paroles et des signes qui ne peuvent laisser aucun doute aux plus sceptiques.

Sainte Thérèse entonne, en revenant de la Table Sainte, le cantique célèbre où le plus pur et le plus ardent amour éclate en vers brûlants comme le feu. Elle a son Dieu dans sa poitrine, elle le presse sur son cœur, et sa joie est telle, tels les transports où son âme est abîmée, qu'elle s'écrie, hors d'elle-même : « Je me meurs de ne pas mourir ! »

L'Eucharistie console sainte Chantal au milieu de ses incroyables souffrances. Sans cesse elle y pense, et quand, ne pouvant se traîner à la chapelle, elle est forcée de demeurer dans sa chambre, elle a près d'elle un bouquet fait de fleurs dont l'autel est orné. Avec ce bouquet qui lui rappelle Celui qu'elle aime, elle est heureuse et joyeuse.

« Que dire, s'écrie un jeune homme, de cette grande joie, faite de volonté et de confiance, qui triomphe des souffrances et des difficultés de chaque jour ? Joie sans orgueil que les mystiques ont exaltée et que nous retrouvons jusque sur les lèvres des martyrs ; joie céleste que nous pouvons connaître sur la terre quand la divinité de Jésus dépose en nous la félicité parfaite de son Père. »

De semblables témoignages, vous en trouverez par milliers dans la vie des saints et même dans la vie courante. J'ai donc prouvé ce que je m'étais engagé à prouver : l'Eucharistie est pour nous une source de joie.

Ainsi, m. f., Jésus-Eucharistie est une source de joie. La joie qu'il donne est pénétrante et pure et, croyez-moi, plus délicieuse que toutes les joies du monde prises ensemble.

* *

Cherchez cette joie ; laissez les autres. Elle vous sera accordée, soyez-en sûrs, toutes les fois que vos communions seront faites avec foi, et que vous y apporterez un cœur détaché des joies terrestres et largement ouvert à la grâce et aux influences divines.

Notre frère en humanité par son Incarnation, Jésus a resserré encore ce lien fraternel en mêlant, par la communion, sa chair à notre chair, son sang au sang de nos veines, son âme à notre âme, sa divinité à notre infirme animalité. Quand Dieu nous regarde, il voit son Fils en nous. Et nous, nous avons quelque chose de la joie éternelle de ce Fils bien-aimé. Elevés à de pareilles hauteurs, si loin et au-dessus de la terre et de ses misères, comment ne serions-nous pas joyeux ?

Emportons cette joie avec nous. Que tous ceux qui nous entourent en voient sur notre front l'heureux reflet.

Veillons surtout à ne pas la perdre ; elle est pour nous l'avant-goût de la béatitude céleste. Ainsi soit-il.

V

L'EUCHARISTIE SOURCE DE MISÉRICORDE

Le sacrifice de l'autel, m. f., nous obtient le pardon. C'est une vérité de foi : « Ce sacrifice, dit le concile de Trente, est *propitiatoire ;* si nous nous approchons de Dieu contrits et pénitents, avec un cœur sincère et une foi droite, avec crainte et respect, il nous fait obtenir miséricorde et trouver grâce dans nos besoins. Apaisé par cette oblation, Dieu accorde le don de pénitence et remet les péchés, même les crimes énormes. » (Sess. XXII, ch. 1). Voilà ce que nous dit le concile de Trente. Mon but, ce soir, sera de vous commenter ces consolantes paroles.

1° Notre Dieu est douceur, mansuétude, indulgence, clémence et pardon.

2° L'Eucharistie est un moyen dont il use pour nous en donner la plus éclatante et la plus douce preuve.

3° Il pardonne, grâce à l'Eucharistie, toutes les fautes, jusqu'aux plus graves.

Tout ce que je m'apprête à vous dire, mes bien-aimés frères, tient dans ces trois pensées. Vous en

entendrez le développement, j'en suis sûr, avec joie et reconnaissance ; car il est impossible que, chrétiens comme vous l'êtes, vous ne soyez pas touchés jusqu'au fond de l'âme par le spectacle d'une si adorable bonté.

I

Sachant combien tous, même les meilleurs d'entre nous, nous avons besoin de pardon, au lieu de nous envoyer le pardon des hauteurs inaccessibles du ciel, la miséricorde en est descendue, et, dans la personne de notre Christ, elle est venue sur la terre.

C'est elle qui est née à Bethléem, le jour de Noël, et c'est elle qui a souffert pour nous sur la Croix ensanglantée du Vendredi Saint. C'est elle encore que nous retrouvons au Sacrement, dans l'Hostie adorable.

Qui est là, dans cette Hostie ?

Dieu, dans la personne de son Fils. Or, Dieu est bon : toute l'Ecriture l'atteste. Sa miséricorde est sans borne, y est-il répété à chaque page, avec une insistance faite pour rassurer les plus coupables. Ouvrez une *Concordance*, c'est-à-dire cette sorte d'énorme dictionnaire qui range alphabétiquement les mots les plus chargés de sens de la Bible; cherchez aux mots *Misericordia* et *Misericors :* vous y trouverez une nomenclature qui n'en finit pas. On les trouve, ces mots consolateurs, dans la Genèse, dans l'Exode, dans les Nombres, dans le Deutéronome, dans le livre des Juges, dans ceux des Rois, dans les Psaumes, dans les Prophètes, dans les livres Sapientiaux, dans les Evangiles, partout. Il n'est pas, dans les Ecritures sacrées, d'idée qui ait été affirmée avec plus de fréquence et d'éclat que cette idée de la miséricorde de Dieu. Ce sont des phrases comme celles-ci : « La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur ! — Le Seigneur est doux envers tout ce qui est, et toutes ses œuvres ; il les a enveloppées de ses miséricordes, comme d'un vêtement moelleux et chaud. — Il est miséricordieux et plein de dilection, patient et longanime. — Sa justice va jusqu'aux nues, mais sa miséricorde va jusqu'au ciel. » Fortes expressions, combien belles et combien touchantes !

Jésus, Fils de ce Dieu de bonté, montre dans toute sa vie la même infinie clémence pour les pécheurs. Rappelez-vous la parabole de l'Enfant prodigue; rappelez-vous la Samaritaine, la femme adultère, Marie-Madeleine ; rappelez-vous le bon larron. Le Cœur du Christ est un abîme de miséricorde. N'est-ce pas lui qui a institué un sacrement, — le sacrement de Pénitence, — pour offrir au pécheur un moyen de purification, et lui donner du même coup la certitude que ses fautes lui sont pardonnées ?

Et qu'est-ce que sa mort affreuse sur le Calvaire, sinon encore un acte de miséricorde ? Pourquoi a-t-il voulu tant souffrir ? Pourquoi ces insultes ? Pourquoi ces coups ? Pourquoi cette couronne d'épines ? Pourquoi ces clous ? Pourquoi ces blessures ? Pourquoi tout ce sang ? S. Paul nous le dit : « Dieu était dans le Christ réconciliant le monde avec lui-même, et c'est pourquoi il n'imputa plus aux hommes leurs offenses. » (II Cor., v, 19). C'est la victoire sur le péché, c'est la réconciliation avec le Créateur. (Rom., v, 10).

Vous le voyez, m. f., Dieu est miséricordieux; son Christ est miséricordieux. Ce n'est pas là seulement une doctrine ; c'est une vérité de fait que des actes attestent.

Cependant, ce n'est pas tout : cette miséricorde adorable, Jésus nous l'a montrée surtout dans son Eucharistie.

II

Ainsi que je vous l'ai dès longtemps enseigné : au sacrifice de la Messe, comme sur la Croix, le Christ est immolé. Or, son immolation n'a pas d'autre but que d'apaiser la justice de son Père céleste. La Messe, le Sacrifice eucharistique, est donc encore un acte de miséricorde.

Il n'est pas de paroles, il n'est pas d'action qui soient plus éloquentes que l'effusion du sang. Le sang coule, il parle : Dieu et les hommes écoutent. Le sang expie, le sang rétablit la justice; le sang lave et emporte, mieux que la pluie d'orage, toutes les souillures. « Si l'on pouvait réunir dans le calice des expiations tout le sang qui fut versé pour la cause de Dieu, le sang des martyrs, des chevaliers, des croisés, de tous les peuples, il semble que Dieu dirait : « Je pardonne, c'est le sang des nations ! » Eh bien ! dans le calice de l'autel, il y a plus que le sang des martyrs et des saints, plus que le sang des nations. « O Dieu, pardonnez, c'est le sang de votre Fils ! » Et Dieu pardonne, et le monde continue à vivre et à prospérer, et le mystère du mal est réparé, parce qu'il y a continuellement à l'autel un amour victime. » (P. Hugon).

Comment Dieu, cet être si bon, pourrait-il résister aux supplications de son Fils immolé pour nous? Comment s'obstinerait-il à rester sourd au cri de son amour, au cri de son sang ?

C'est cette vérité que l'art de nos pères a traduit si éloquemment par ces tableaux et ces verrières où nous voyons peinte ce qu'ils appellent la *Fontaine de vie*. On y voit Jésus crucifié sur la montagne entre la Vierge et S. Jean. La croix domine tout alentour, la ville et les hauteurs, mais son pied ne s'enfonce ni dans la terre, ni dans le roc; il plonge dans une vasque vaste et profonde. Du cœur de Jésus et de toutes ses plaies le sang coule à grands flots et remplit le bassin. Et voici que tout un peuple environne, debout, à genoux, cette piscine d'un nouveau genre : des évêques, des prêtres, des nobles, des gens du peuple, des hommes, des femmes, des enfants, toutes les conditions, tous les âges. Ils contemplent pieusement le mystère. Dans certains vitraux, on voit les pécheurs empressés quitter leurs vêtements en hâte et entrer dans la vasque. Adam et Eve eux-mêmes, ces premiers des pécheurs, sont là et se purifient... Scène émouvante, qui raconte le miracle de l'universel pardon par la vertu du Sacrifice d'un Dieu. Sur le rebord de la vasque on lit : « *Fons vitæ, Fons misericordiæ.* Fontaine de vie, Fontaine de miséricorde. »

C'est la même vérité consolante que l'Eglise exprime dans son Bréviaire et particulièrement dans les hymnes au Précieux Sang.

« Jésus, dit une de ces hymnes, laisse couler son sang jusqu'à la dernière goutte. Qu'ils viennent donc, tous ceux que souille le péché ; celui qui se lavera dans ce bain de salut en sera purifié. »

Je lis encore dans une autre : « Les plaies du Sauveur répandent des ruisseaux de sang. Que le pécheur accoure puiser la sainte liqueur ! Qu'il vienne à la Fontaine du Sauveur ; là est un bain de vie ! »